

Images sans qualités ?

Jacques Leenhardt (EHESS)

Je partirai du travail de Rosângela Renno, artiste brésilienne dont certaines recherches ont été fondées sur la récupération de portraits d'identité tirés d'archives administratives.

Sans prétention artistique, ces « images sans qualité », une fois reprises par un dispositif artistique, se trouvent chargées d'une puissance inattendue.

Contournant l'illusion identificatoire, le travail de l'artiste construit une humanité aux marges de l'anonymat et de l'oubli, prenant à rebrousse-poil l'héroïsme habituel du portrait photographique.

Jacques Leenhardt est Directeur d'Études à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales (Paris), il travaille sur l'art, la littérature et le paysage, en particulier dans les Amériques latines. Parmi ses dernières publications : *Wifredo Lam*, Essai monographique, Editions Hervé Chopin, 2009, *Os Meandros da Memoria*, Iberê Camargo, 2010, *La poétique du bord*, Sur des photographies de Olivier Amsellem. Funny Bones Ed., Paris, 2010, Préface aux *Ecrits sur l'art moderne*, de Louis Aragon, 2011, Jean-Baptiste Debret. *Voyage pittoresque et historique au Brésil*, nouvelle édition, introduction et notes, (Paris, Imprimerie Nationale/Actes-Sud, 2014)

Au seuil de l'image

Rencontre entre Estèla Alliaud (artiste) *et Marie Cantos* (auteur et commissaire d'exposition)

Depuis 2013, Estèla Alliaud et Marie Cantos entretiennent une relation artistique privilégiée, faite de collaborations régulières et protéiformes.

Dans le cadre de ce colloque, elles échangeront sur les rapports entre sculpture et photographie dans le travail d'Estèla Alliaud, à l'aune de lectures communes, d'obsessions partagées et d'engagements voisins. Elles s'interrogeront sur la place qu'occupe l'image dans leurs pratiques respectives, quand elles revendiqueraient plutôt, toutes deux, une approche spatiale et processuelle. Ce faisant, elles tenteront de qualifier l'image en question – et ce dont celle-ci serait dépourvue. Il s'agira alors d'évoquer l'incertitude de l'image chez Estèla Alliaud, au seuil de plusieurs médiums (photographie – sculpture – peinture).

Qu'est-ce qui *fait image* dans des pratiques pauvres davantage liées à l'écriture, aux matériaux et aux lieux dans lesquels elles prennent place ? Quelle place accorder au geste ? Comment des sculptures et des installations peuvent-elles, à leur tour, devenir des images ? Quand et comment y dépasse-t-on les propriétés esthétiques pour glisser vers l'expérience phénoménologique et, surtout, comment des images sans qualités peuvent-elles *faire événement* ? Peut-être au sens de « ce que l'on n'avait pas vu venir » que Jacques Derrida

confère à l'événement, dans *Penser à ne pas voir* notamment. Pourquoi est-on « prié de fermer les yeux », pour reprendre le titre d'un ouvrage de Max Milner, et de s'attacher à « l'envers du visible » afin de voir, précisément, ce que l'on n'avait pas vu venir, et laisser l'image advenir comme événement paradoxal ?

De là, (ré)affirmer le gris, le neutre, l'invisible voire l'illisible, comme les expressions, a priori paradoxales, d'une certaine éthique et d'une résistance certaine. Ou comment une image sans qualités peut devenir un geste infra-politique.

Estèla Alliaud (1986) est artiste. Elle appréhende les lieux où elle intervient, ainsi que les mouvements qui les traversent, comme une matière première dans laquelle le rapport au temps est primordial. L'expérience sensible, lente et silencieuse à laquelle invite sa pratique induit, pour le·la regardeur·se, la nécessité d'une observation accrue du non visible vers l'à peine visible.

Elle participe régulièrement à des expositions collectives, en France et à l'étranger, et a déjà bénéficié de plusieurs résidences de création et expositions personnelles dont récemment *La mesure du doute* à la BF15 à Lyon. Depuis deux ans, elle enseigne également à Paris 1 Panthéon-Sorbonne en licence arts plastiques.

www.estela-alliaud.com

Marie Cantos (1981) est auteure de textes, d'expositions, d'objets imprimés et de conférences performées ; elle intervient régulièrement en écoles supérieures d'art. Elle envisage ces activités comme différents déploiements d'une seule et même recherche.

Nourris de littérature et de psychanalyse, ses travaux se sont articulés ces dernières années autour des écrits de Pierre Fédida ; sans se départir d'un intérêt marqué pour les processus mémoriels, ceux-ci s'attachent aujourd'hui à observer les pratiques actuelles de certain·es théoricien·nes de l'art afin de formaliser la notion de « sub-théorie » (en référence *au sub-urbanisme* de Sébastien Marot).

<http://c-e-a.asso.fr/cantos-marie/>

<http://aicafrance.org/portrait-de-marie-cantos/>

Nicolas de Cuse ou Comment croiser le regard divin. Exercices pratiques

Emmanuel Alloa, Université de Fribourg

Écrit en 1453, *De icona sive de visione Dei* reste à ce jour l'une des méditations les plus singulières sur le pouvoir des images. Au lieu d'un traité théorique, Nicolas de Cuse invite ses correspondants – les moines de l'abbaye de Tegern – à procéder à une véritable expérience sensorielle. Dans un style protocolaire qui n'est pas sans rappeler les happenings de l'art performatif des années 1960, le Cusain demande aux moines de se placer en demi-cercle autour d'une icône qui a ceci de particulier qu'elle suit du regard le spectateur qui l'observe. Les nombreuses lectures qui ont été proposées du texte n'ont pas suffisamment mis en lumière un aspect central : l'expérience de cette image au regard omnienglobant (*imago omnia videntis*) n'est possible que dans une situation collective et partagée. Impossible de faire simultanément l'expérience d'un regard qui se pose sur moi et qui se pose sur tous les autres, si ce n'est pas l'entremise d'une parole qui circule. Au-delà d'un face-à-face individuel avec le regard divin, il s'agit de faire jouer ensemble le visuel et le discursif, et de recroiser les différents témoignages, afin d'accéder à la compréhension du transperspectivisme. L'icône se présente alors comme une image sans qualités, puisqu'en puissance, elle doit être capable d'accueillir toutes les perspectives.

Emmanuel Alloa est maître de conférences en philosophie à l'Université de Saint-Gall (Suisse) et *Senior Research Fellow* au Pôle National Suisse de Critique de l'Image (Bâle). Ses recherches portent sur la phénoménologie allemande et française, la théorie de l'image, l'esthétique et les enjeux d'une mémoire incarnée. Parmi ses ouvrages : *La résistance du sensible. Merleau-Ponty critique de la transparence* (Paris, Kimé 2008 ; trad. espagnole Buenos Aires, Nueva Visión 2009) et *Das durchscheinende Bild. Konturen einer medialen Phänomenologie* (Berlin/Zurich 2011) ainsi que la direction des ouvrages suivants : (avec A. Lagaay) *Nicht(s) sagen. Strategien der Sprachabwendung im 20. Jahrhundert* (Bielefeld, transcript 2008), *Penser l'image I, II et III* (Dijon, Les presses du réel, 2010-2017).

Par-delà la beauté. Éthique du non-visible dans la photographie écologique de Jean Massart (1912)

Nora Labo, University of St Andrews, Écosse, Royaume-Uni

En 1912, le botaniste Jean Massart publie *Pour la protection de la nature en Belgique*, un des premiers ouvrages prônant la défense de l'environnement en Europe. De manière fort atypique pour son époque, ce livre est abondamment illustré par des photographies, dont le but est de souligner l'importance écologique des sites choisis par l'auteur, et de persuader les lecteurs de l'urgence des mesures de conservation.

Pourtant, malgré l'excellente maîtrise de l'outil photographique dont témoignent les précédentes publications de Massart, dans ce manifeste écologique les photographies semblent étrangement peu convaincantes. Leur accumulation presque excessive (plus de 300 dans un livre de 350 pages) ne fait que renforcer l'effet de banalité et monotonie de chaque image individuelle. La plupart des photographies ne sont ni belles, ni spectaculaires, et montrent généralement des paysages « impurs », perturbés par l'activité humaine. De plus, il y a des dissonances et de contradictions récurrentes entre les images et les textes qu'elles sont censées illustrer.

Dans mon intervention, je montrerai que ces images déconcertantes reflètent un choix délibéré de subvertir les hiérarchies de la nature alors dominantes. Pour Massart, la pauvreté même de ces photographies était censée encourager le spectateur à imaginer des espaces naturels radicalement autres par rapport à ceux qu'on savait déjà voir et protéger. Leur manque de matière visuelle remarquable articule une critique de la primauté des apparences dans la pensée écologique.

Ce corpus soulève également certaines questions théoriques : d'abord, comment peut-on s'appuyer sur des images pour se figurer le pas-encore imaginable ? Et aussi, comment la prolifération des images peut-elle être amenée à exprimer les limites du visible ?

Moving Beyond Beauty: The Denial of Vision in Jean Massart's Environmental Photography

Nora Labo, University of St Andrews, UK

In 1912 Belgian botanist Jean Massart published *Pour la protection de la nature en Belgique*, one of the first works advocating environmental action in Europe. Atypically for its time, this treatise was richly illustrated with photographs, which aimed to highlight the ecological importance of the natural sites depicted, as well as to persuade the readers of the imperative need for conservation measures.

However, despite Massart's proficient use of photography – to which testify his previous scientific publications – in this environmentalist manifesto the photographs seem strangely unpersuasive. Their almost excessive accumulation (more than 300 in a 350-page book) only reinforces the banality and monotony of each individual illustration. Most of these photographs are neither beautiful nor spectacular, and generally showcase “impure” landscapes, altered by human activity. Furthermore, images and texts are frequently dissonant and reciprocally undermine each other's descriptive claims.

In my paper, I will argue that these confusing images reflect the author's deliberate choice to subvert then dominant representations and hierarchies of nature. For Massart, the very poverty of these photographs was meant to encourage the readers in imagining natural spaces radically different from those they were already used to seeing and caring for. Their lack of visual matter challenged the primacy of appearances in environmental thought.

This corpus also raises more theoretical questions: firstly, how can images anticipate the not yet imaginable? And also, how can the proliferation of images be brought to express the limits of vision?

Nora Labo est historienne de la photographie, et travaille sur les conceptualisations de la nature à la fin du 19^e siècle, en s'appuyant sur des images marginales aux différents systèmes de représentation : des photographies produites pour être auxiliaires à la peinture, des illustrations confuses et inutiles des projets scientifiques coloniaux, ou des images à charge étrangement peu convaincantes des premiers manifestes écologiques. Dans sa thèse de doctorat, qu'elle vient de finir à l'Université de St Andrews (Écosse), elle utilise cette iconographie pour analyser les dissonances, les fractures et les résistances au sein des idéologies dominantes de la nature entre 1850 et 1914. Détentrice d'une licence de philosophie, Nora Labo a suivi une formation pratique en photographie (ENS Louis-Lumière) et un master de recherche à l'EHESS .

Une magie, non un art

Rencontre entre **Patrice Blouin** (écrivain et critique d'art) et **David Perreard** (artiste)

Roland Barthes dans *La Chambre claire* écrit : « Les réalistes, dont je suis, ne prennent pas du tout la photo pour une "copie" du réel mais pour une émanation du réel passé : une magie, non un art. ». Et c'est justement en raison de ce statut magique que les pratiques vernaculaires peuvent intéresser Barthes autant que les chefs-d'œuvre des grands photographes. La magie *de fait* est partout : elle circule du plus beau portrait de Diane Arbus jusqu'au premier cliché venu « sans qualité ».

Or cette magie, qui n'est pas un art, n'est pas le fait de la photographie seule. Elle tient à l'ensemble des techniques de reproduction telles que le XIX^e siècle les met en place. Films et enregistrements sonores participent eux aussi à ce régime nouveau de représentation dominé par la *puissance (féérique, paradoxale) du document*.

De manière à la fois proche et éloignée, le critique **Patrice Blouin** et l'artiste **David Perreard** s'intéressent à cette puissance spécifique des techniques de reproduction. Dans son dernier ouvrage, *Les Champs de l'audiovisuel*, Patrice Blouin essaye de repenser l'histoire des images en mouvement indépendamment du seul paradigme cinématographique en mettant en place une « politique des machines ». Quant à David Perreard, chacune de ses vidéos tourne autour de la reprise et du détournement d'un effet spécial. Pour l'un comme pour l'autre, il s'agit de repenser la pratique du film et de la vidéo non seulement comme de l'art mais aussi comme une forme (industrielle) de magie.

L'illustration graphique des exposés scientifiques en sciences sociales – l'exemple des réseaux sociaux et de leurs graphes

Frédéric Gannon, Université du Havre

Si elle a toujours fait partie de leur « boîte à outils de communication », l'utilisation par les chercheurs – en particulier dans les sciences sociales – de graphiques, schémas, tableaux et illustrations divers s'est évidemment enrichie, diversifiée et développée avec l'évolution conjointe des TIC. Comme Zipf l'avait mesuré au début du siècle dernier, les messages publicitaires dans les très grandes villes raccourcissaient avec la vitesse des déplacements, la concurrence des marques. Ses observations s'appliquent aujourd'hui, en partie, dans la communication scientifique. L'objectif du graphique, du visuel est de faire gagner du temps et synthétiser la complexité de manière percutante tout en étant élégante, esthétique, humoristique, etc. Mais, au-delà de la communication, comment ces artefacts s'articulent-ils avec les contenus scientifiques qu'ils accompagnent ? Sont-ils de simples résumés ou simplifications participant à la compréhension et la mémorisation de l'exposé scientifique qu'ils complètent ? Peuvent-ils se substituer à celui-ci, comme semblent le faire croire un nombre croissant d'exemples ? Nous proposerons une illustration de ces questionnements appliquée à l'économie et aux statistiques, et plus particulièrement aux concepts connexes de réseaux sociaux et de théorie des graphes, qui se développent fortement depuis une dizaine d'années.

L'usine de l'art – rapport d'un atelier

Michal Kozlowski, Université de Varsovie

Enquête sur l'économie-morale et matérielle du travailleur artistique en Europe de l'Est [d'après une étude ART FACTORY : The division of labor and distribution of capitals in the Polish field of visual art. by M.Kozlowski, K.Szreder et J.Sowa (et al.), Warsaw 2014]

Les travailleurs de l'art (artistes professionnels), sont en général hautement motivés et qualifiés. Les valeurs dominants dans le secteur de production artistique sont : l'amour de l'art, la créativité, l'autonomie, l'innovation. Mais le travailleur artistique est un travailleur hybride : une telle est entrepreneuse indépendante hautement vulnérable aux fluctuations du « marché », un tel est créateur désintéressé ; une telle est enthousiaste d'autogestion collective, un tel est bricoleur en cachette. Lui est égalitariste convaincu, alors qu'elle critique avec acharnement les rapports sociaux de domination. Ensemble, ils sont allergiques au pathos et à la hiérarchie. Et pourtant, ils sont tous des travailleurs de rêve pour chaque patron : dociles, loyales, engagées .. ils sont même prêts à travailler gratuitement. Quel est le secret d'une telle contradiction ?

Michal Kozlowski est philosophe, sociologue et journaliste. Il a étudié à l'Université de Varsovie, à l'Université de Leuven et à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales (Ph.

D. en 2004). Professeur de philosophie et sociologie à l'Université de Varsovie, il est co-éditeur de l'édition polonaise du *Monde Diplomatique* et de la revue *Bez Dogmatu*. Il est auteur de nombreux articles, ainsi que des livres : *Les contre-pouvoirs de Foucault* (Paris, 2011), *Sprawa Spinozy* (Cracow 2011) *The Art Factory. The division of labor and distribution of capitals in the Polish field of visual art.* (co-auteur, Warsaw 2013), *Znaki równości* (Warsaw 2016).

De la perte de qualité des images sur scène

Maddalena Parise, Lacasadargilla (Rome)

Dans le cas particulier des projections 'sur scène' ou d'installations visuelles à partir d'images préexistantes, la question de la qualité se pose d'emblée. Ces images réutilisées sont des objets 'secondaires' qui participent à la scène virtuelle d'un spectacle théâtral ou à l'espace visuel d'une installation. Elles peuvent être des images d'archives, des photographies, des fragments de films, des tableaux qui, tout en étant souvent chargés d'histoire, ne sont pas choisis en fonction de leur qualité intrinsèque, mais de leur *disponibilité* à perdre cette qualité pour *participer* à un contexte différent. Les images sont reproduites, fragmentées, modifiées, découpées, morcelées, adaptées à des supports variés afin d'être 'associées' à un espace visuel ou à un discours dramaturgique dont elles ne sont pas les seuls acteurs. Elles sont efficaces précisément car dépourvues de leur propre qualité, elles peuvent véhiculer un signifié différent de celui dont elles sont porteuses, assumant ainsi un statut de véritables médiateurs. C'est en perdant leur propre valeur et en acquérant une matérialité *autre* et souvent 'impure' – diaphanes, projetées sur des surfaces diverses, mises en série, déformées – qu'elles peuvent devenir complices d'une œuvre artistique complexe (installation ou mise en scène) dont les divers éléments concourent à la construction d'un sens stratifié et non univoque.

Maddalena Parise est historienne de l'art et co-fondatrice du collectif scénique « lacasadargilla » à Rome. Elle est auteur d'installations visuelles conçues avec son collectif aussi bien pour la scène théâtrale que pour différents festivals urbains, tels les installations et spectacles *Slides, ritagli del tempo*, Parme, Milan ; *Art you Lost ?*, Rome, Santarcangelo (lacasadargilla, Muta Imago et Santasangre), *Linee di confine, un progetto intorno al Lear di Edward Bond* ; *IF/Invasioni(dal)Futuro*, Rome ; *Les Adieux ! Parole salvate dalle fiamme*, Romaeuropa Festival. Docteure de l'Université de Paris 1 – Sorbonne, sa thèse porte sur la construction de la ressemblance dans le portrait daguerréotype aux débuts de la photographie. Maddalena Parise est auteure de nombreuses études et articles et de l'ouvrage *L'œil photographique de Daniel Arasse. Théories et pratiques d'un regard* (avec Pauline Martin, Paris, Fage éd. 2012).

« Grandes feuilles » et fonds d'atelier : voyage autour d'un cabinet d'arts graphiques

Diederik Bakhuys, Musée des Beaux-Arts de Rouen

Le cabinet des dessins du musée des Beaux-Arts de Rouen abrite une collection patrimoniale qui couvre plusieurs siècles de création artistique, de la Renaissance à nos jours. Comment et pourquoi des œuvres fragiles, rarement conçues pour être vues en dehors de l'atelier et considérées seulement par un nombre restreint d'amateurs, nous sont-elles malgré tout parvenues ? Que recherchait-on jadis et qu'apprécie-t-on aujourd'hui dans le dessin d'un « maître » ? En quoi quelques feuilles à peine ébauchées prennent-elles une valeur nouvelle lorsqu'elles sont confrontées les unes aux autres ? En s'appuyant sur des cas particuliers, le responsable de la collection propose des pistes de réflexion inspirées par son travail sur les fonds disparates du musée : elles soulignent combien les critères d'appréciation du dessin ont suivi des règles différentes de celles qui commandent les jugements sur la peinture ou la sculpture.

Diederik Bakhuys est conservateur au musée des Beaux-Arts de Rouen, où il est responsable des collections de peintures et de sculptures anciennes et du cabinet d'arts graphiques. Il a assuré le commissariat d'expositions qui portent sur des domaines variés, de l'art néerlandais des XVI^e et XVII^e siècles à la peinture et au dessin de la première moitié du XX^e siècle. Auteur de nombreuses publications consacrées aux collections de dessins du musée, il travaille actuellement à l'inventaire des dessins français des XVI^e et XVII^e siècles.

From Image You Came and To Image You Shall Return

Pravdoliub Ivanov, (artist), Academy of Fine Arts, Sofia, Bulgaria

I would like to present few examples of my artistic activity from the last years. My simple ideas are a kind of a crossing point between daily life and fantasy though I try to create works that belong to neither. Many of my installations are temporary. This is part of my belief that the value is not in the art work itself but rather in the relations it generates.

I prefer to work in the field of the object, installation, photography and drawing, often utilizing the circumstances and the challenges of the specific site and environment. The titles are important clue for understanding my works.

The most of my ideas were triggered by political events, images of struggles and conflicts, by pictures of collective and personal memories, images of daylife banalities, irregularities or fun. My presentation will focus on few of my works from the prospective of their springs of issue. I would like to revile the process of developing my ideas from picking particles of that flow of information, memories and reality that surround and overwhelm us.

Pravdolub Ivanov was born in 1964 in Plovdiv, Bulgaria. He graduated from National Academy of Fine Arts, Sofia in 1993 where he presently is a Chief Assistant – Professor. He lives and works in Sofia, Bulgaria and is a founder member of the Institute of Contemporary Art – Sofia. Pravdoliub Ivanov has held solo exhibitions in private galleries in Sofia, Plovdiv, Warsaw, Vienna and institutions in La Chaux-de-Fonds, Switzerland and New York. He has

participated in international shows such as: 2015: Heaven and Hell, From magic carpets to drones. Villa Empain, Brussels, (Curators: D. Hennebert and C. Dosogne) End Fragment; 2014: Future Past – Past Future, within the framework of the Transmediale, Berlin; 2013: The Unanswered Question, TANAS and Neuer Berliner Kunstverein, Berlin. Since 2011, he is represented by Sareiev Contemporary. They presented his work at ViennaFair (2014, 2013, 2011); Istanbul Contemporary (2012, 2011); ArtInternational Istanbul (2015, 2014); Shanghai Contemporary (2012); Roma Contemporary (2012); Art Brussels (2016), Art Cologne (2016)

Conversations

Jeff Guess, artiste, Ecole nationale supérieure d'arts de Cergy

Le désir des humains de communiquer avec d'autres formes de vie s'est traduit au cours du XXe siècle en une série d'expérimentations scientifiques où il était question d'apprendre le langage humain à des animaux non humains et de pouvoir converser avec eux par le biais de photographies, symboles, gestes et autres graphies visuelles.

Les différents dispositifs reposent sur la possibilité d'une équivalence entre un mot et un signe graphique, une image qu'on s'acharnait à rendre dépourvue d'ambiguïté. Dans cette utopie techniciste de la dénotation, on croyait être sûr que l'articulation des éléments exprimait les intentions et l'intelligence des interlocuteurs.

L'archéologie de ces expériences révèle qu'elles sont concourantes à la montée des machines intelligentes depuis les années 40. Malgré leur anthropocentrisme, ils ont permis non seulement de considérer scientifiquement les animaux comme des sujets pensants mais aussi de créer des outils pour identifier de manière très subtiles différents aspects de leur subjectivité.

Les avancées de l'Intelligence Artificielle semblent reproduire cette histoire. Il sera question de se pencher sur ces parallèles.

Le travail de **Jeff Guess** est traversé par une réflexion sur les images techniques et leurs enchevêtrements multiples avec le langage et la voix. Ses travaux les plus récents élargissent ces considérations en explorant les relations entre corps, communication et computation dans des disciplines aussi diverses que les sports professionnels, les phénomènes spirites et les projets scientifiques de communication animale. Parmi ses expositions et performances les plus récentes - Autophoto, Fondation Cartier, (Paris, 2017), Art by Translation, Emily Harvey Foundation, (New York, 2017), Staring at you staring at me, Amado Art Space/Lab (Seoul, 2016), Streaming Egos – Digital Identities, NRW forum, (Düsseldorf, 2016), Au revoir, l'Aître Saint-Maclou, (Le Havre, 2016). Il aussi est professeur de nouveaux médias à l'École Nationale Supérieure d'Arts Paris-Cergy. Avec Gwenola Wagon, il co-dirige une plateforme de recherche, Média Médiums (2014-17), et a été co-curateur de deux expositions Média

Médiums (Paris, 2014) and Haunted by Algorithms (Paris, 2017). Dans ce cadre, 20 livres ont été publiés, des dizaines d'artistes et historiens invités, et avec Yves Citton, Emmanuel Guez, et Martial Poirson, un colloque, Archéologie des Media, Écologies de l'Attention, a été co-organisé au Centre Culturel International de Cerisy en 2016.

www.guess.fr

www.mediamediums.net

www.hauntedbyalgorithms.net

www.ccic-cerisy.asso.fr/media16.html

A Warm Feeling

Rencontre entre **Catherine Schwartz** et **Victor Gogly**

« I think of surrendering as an active verb, not a passive verb. Surrendering isn't just giving up and doing nothing. Surrendering is knowing when you can't control something and knowing how to go with the flow of it. The best analogy for me is always surfers. They're constantly moving between control and surrender. (...) But the one we dignify always is the control side -we always admire people who are good at controlling- quite rightly, you know. That's one of the central things that humans do. But we don't dignify the surrender the same way.»

Brian Eno. *Revaluation* (a warm feeling), interview par Irial Eno. Mono-kultur, été 2013, n°34.

Victor Gogly (né en 1994 à Auffay) compose des pièces sonores, basée sur l'échantillonnage et sa transformation. Il s'intéresse au rapports entre l'humain et le non-humain, à travers le son, la sculpture et l'image. Comme beaucoup de musiciens, il accorde une réelle importance aux collaborations, qu'il sollicite le plus souvent possible. Il fait partie, depuis 2017, du groupe de recherche Edith sur la microédition, que Catherine Schwartz coordonne. Il a obtenu le DNAP avec les félicitations en 2017 à L'ESADHaR, il est actuellement est étudiant en 4e année.

Catherine Schwartz (née en 1971 à Pantin) publie en ligne de brèves formes sonores et des jingles pédagogiques, des images et des blogs aux usages multiples. Sous le nom d'if le fric, des affiches, des vidéos ou des fanzines avec Lucas Morin (Miguel O'Hara) dans le cadre du duo d'éditions, de mp3 selecta et de booking occasionnels intitulé force de vente. Elle est la bibliothécaire de l'ESADHaR (Rouen), où elle co-coordone avec Dominique De Beir les activités du groupe de recherche Edith sur la microédition, dont Victor Gogly est l'un des membres étudiants depuis 2017. Elle a obtenu le DNSEP avec les félicitations en 2016 à l'École nationale supérieure d'arts de Paris-Cergy.

Histoires vraies, images fausses

Jean-Noël Lafargue, ESADHaR

Internet modifie notre rapport à l'actualité ne serait-ce que par la concurrence que le réseau mondial exerce envers les médias de flux tels que la télévision, qui ne parviennent plus à être rentables et dont les productions sont de plus en plus souvent consommées en ligne, en différé et parfois sous forme d'extraits dont la contextualisation échappe à leurs créateurs. L'économie et le fonctionnement de la presse quotidienne et magazine sont elles aussi bouleversées par le réseau. Nous nous pencherons un peu de ces sujets ainsi que sur le débat relatif aux "fake news", à la propagande ou encore à la mise en doute des experts, mais notre véritable sujet sera la manière dont l'information sert moins à informer qu'à partager des émotions, et sur l'importance capitale qu'occupe l'illustration visuelle dans ce processus, puisque l'image est souvent indispensable, y compris lorsqu'elle n'existe pas.

Jean-Noël Lafargue (1968) est enseignant en arts plastiques à l'Université Paris 8, enseignant en design à l'école d'art du Havre, programmeur, blogueur et auteur de livres sur la culture populaire (bande dessinée, science-fiction, mythes apocalyptiques) et/ou les technologies (Intelligence artificielle, programmation, histoire des technologies de l'information).

Dernier ouvrage paru : *Internet*, avec Mathieu Burniat, éd. Lombard.

Blogs : <http://www.hyperbate.fr>
